

Clint Eastwood, le passeur

Pierre Barrette

Clint Eastwood, le passeur

Numéro 145, décembre 2009, janvier 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62726ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Barrette, P. (2009). Clint Eastwood, le passeur. *24 images*,(145), 10–11.

CLINT EASTWOOD LE PASSEUR

dossier préparé par Pierre Barrette

illustrations : Claude Cloutier pour 24 images

SI NOUS CONSACRONS AUJOURD'HUI TOUT UN dossier à Clint Eastwood (alors que son dernier film, *Invictus*, prend l'affiche ces jours-ci à Montréal), c'est qu'il est devenu de plus en plus évident au fil des 20 dernières années que le réalisateur d'*Unforgiven*, de *Midnight in the Garden of Good and Evil*, de *Mystic River*, de *Million Dollar Baby* et de tant d'autres films résolument marquants a mérité sa place au panthéon des grands auteurs de l'histoire du cinéma. À l'égal d'autres monstres sacrés qui ont fait en sorte que l'empire du cinéma – et sa capitale, Hollywood – ne perde pas complètement son âme alors que triomphent sur les écrans du monde les *blockbusters* trop souvent puérils et la magie pyrotechnique des maîtres de l'image de synthèse, il s'affirme, à près de 80 ans – Eastwood les aura en mai prochain – comme le passeur par excellence, le trait d'union entre le cinéma d'hier, organisé autour des genres et marqué par une certaine innocence, et celui d'aujourd'hui, conscient de lui-même et de son histoire, condamné dans une large mesure au regard rétrospectif alors qu'un peu partout on annonce sa mort prochaine, noyé par la multiplication effrénée des écrans. Mieux que quiconque, le cowboy, le policier cynique, le réalisateur viril, l'auteur préoccupé de civisme et de morale incarnent ce passage, car le travail d'Eastwood, étalé sur un demi-siècle, résume en l'exemplifiant de brillante manière le destin du septième art durant cette période, offrant au monde et à la postérité une œuvre variée et percutante, qui arrive souvent dans un même film à ravir le spectateur ordinaire de cinéma et à combler le critique le plus exigeant. C'est là, on le sait, une chose très rare.

On a beaucoup écrit sur Eastwood, pour en dire le plus grand mal (dans les années 1970, surtout) comme le plus grand bien (depuis environ 20 ans). Notre objectif n'est pas d'en rajouter, en tombant par exemple dans le discours apologétique alors même que le bonhomme continue de tourner à un rythme qui en épuiserait plusieurs, et des plus jeunes! Nous avons plutôt conçu le dossier comme une célébration, à la fois festive et critique, de ce cinéma que nous aimons, en donnant bien entendu une place à la réflexion et à la mise en contexte de l'œuvre (Eastwood est ainsi présenté tour à tour comme un néoclassique et l'un des principaux déboulonneurs de mythes du cinéma contemporain), mais aussi en explorant l'importante dimension visuelle. Le réalisateur reste en effet à ce jour un des maîtres du clair-obscur, le combat de l'ombre et de la lumière étant au centre de son esthétique comme la métonymie du combat moral qui ne manque jamais de s'y jouer. Et comme l'homme fut d'abord acteur et qu'il le restera quasiment jusqu'au bout (il a annoncé récemment qu'il ne se mettrait plus en scène lui-même), il aurait été impensable de ne pas nous pencher sur cet aspect primordial d'une carrière marquée par tant de personnages – Blondie, Harry, Munny et les autres – que l'illustrateur Claude Cloutier rend ici avec brio, comme autant de fantômes qui continueront longtemps à hanter nos écrans. – P.B.



Le bon, la brute et le truand